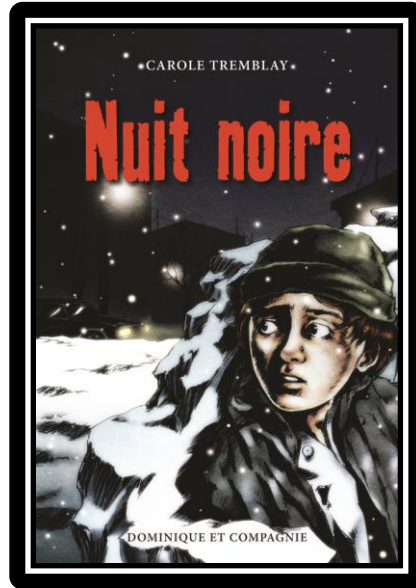


# NUIT NOIRE

de Carole Tremblay



## ***Chapitre 1 : Trop facile***



Jules se retourne dans son lit. « Ça serait presque trop facile, pense-t-il. Je suis sûr que ma mère ne se rendrait compte de rien. »

La veilleuse du couloir trace une mince ligne de lumière sous sa porte. À travers les rideaux de sa chambre, le garçon devine la lueur du lampadaire, juste en face de chez lui. Il était en panne depuis presque trois semaines, mais les employés de la ville sont venus le réparer, hier matin. Dommage, Jules aimait bien l'obscurité épaisse et moelleuse qui envahissait la pièce depuis que l'éclairage de la rue avait rendu l'âme.

Jules n'a jamais eu peur du noir. Au contraire, il s'y sent à l'aise. Pour lui, l'obscurité a quelque chose de reposant, d'apaisant. Comme l'eau fraîche et profonde du lac, près du

chalet où il va tous les étés. Peut-être pourrait-il demander à sa mère d'installer un store sous les rideaux ?

Le garçon s'assoit dans son lit. Il n'a pas sommeil. Aura-t-il le courage de mettre son plan à exécution ? Ou le laissera-t-il tomber comme les cent autres qu'il a échafaudés dans le passé ? Jules n'arrive pas à dire si c'est la lâcheté ou la lucidité qui l'a, chaque fois, fait renoncer à agir.

Il faut l'avouer, bon nombre d'idées qu'il avait élaborées, bien au chaud au creux de son lit, ne tenaient pas debout. Maintenant qu'il y pense, il est plutôt content de ne pas avoir osé passer à l'action. Comme cette fois où il avait songé à déterrer les plantes de la voisine parce qu'elle lui avait interdit d'accrocher son vélo à sa clôture. Jules aurait sûrement été le premier soupçonné, et sa mère aurait encore été obligée de se confondre en excuses et de multiplier les promesses pour éviter d'être mise à la porte de l'appartement. Parce que, malheureusement, madame Kiraly n'est pas qu'une simple voisine. C'est aussi la propriétaire de l'immeuble où Jules habite avec sa mère.

Le garçon repousse les couvertures et pose les pieds par terre. Le sol est froid. Un frisson traverse son corps. On doit geler, dehors, en pleine nuit.

Plus tôt ce soir-là, juste avant que sa mère se couche et éteigne la télé, Jules avait entendu les prévisions de la météo, à la fin du journal télévisé. Une voix de femme annonçait de la faible neige, une température de -12, avec des vents de 50 km/h. Le garçon n'a aucune idée à quoi ressemblent des vents de 50 km/h. Un vent qui fonce à la vitesse d'une voiture sur le boulevard Saint-Joseph. Ça semble vite, mais quand on pense qu'une tempête tropicale atteint 100 km/h, ce n'est pas la fin du monde.

Jules chasse l'image de la tempête d'un geste de la main. « Je suis en train de chercher des raisons de ne pas y aller, comme toujours. Je ne vais quand même pas reculer simplement parce qu'il y a du vent. Alors, hop ! Grouille toi, espèce de mollasson ! »

Le garçon ouvre le tiroir de sa commode et en sort un chandail propre. À peine l'a-t-il déplié qu'il le remet en boule dans le tiroir. Pourquoi s'habiller ? Il lui suffit de mettre

son manteau et son pantalon de neige par-dessus son pyjama. Après tout, personne ne le verra. C'est d'ailleurs ça, l'idée, ne pas être vu, non ?

Jules jette un regard à son lit , à la fenêtre, à la commode. Il a beau chercher, s'il n'a pas à s'habiller, il n'a plus de raisons de s'attarder dans sa chambre. Il faut qu'il aille enfile ses vêtements d'extérieur dans l'entrée.

Et si sa mère ne dormait pas ? Si jamais c'était le cas, il n'aurait qu'à prétendre qu'il allait aux toilettes et remettre sa sortie à plus tard. L'important, c'est de faire le moins de bruit possible. Il tourne doucement la poignée. Par bonheur, le mécanisme n'émet qu'un léger cliquetis et la porte s'ouvre sans grincer.

Le garçon prend quelques secondes pour stabiliser sa respiration qui s'est un peu emballée. Il tend l'oreille. Dans l'appartement, le silence est total. Même le frigo a arrêté de ronronner. Le garçon est debout, immobile. Rien ne le retient. Pourtant, on dirait qu'une main invisible l'empêche de franchir le seuil. Comme si l'air était subitement devenu plus épais. Jules compte dans sa tête, comme avant de plonger du quai, au chalet. Un, deux, trois... GO ! Il glisse un premier pied nu sur le plancher du corridor.

Zut ! Il a oublié de mettre des chaussettes. Il ne peut quand même pas sortir nu-pieds dans ses bottes. Il s'apprête à retourner dans sa chambre en prendre une paire, mais s'arrête aussi sec. S'il commence à reculer au moindre truc, il ne se rendra jamais dehors. Des prétextes pour ne pas agir, il y en a des milliers. Quand on a peur, on n'a qu'à se laisser aller pour en inventer. Ils arrivent par douzaines sans qu'on les ait sonnés. Est-ce que c'est comme ça pour tout le monde ? Et si la lâcheté était un trait héréditaire dont il aurait hérité ?

Jules avance dans le corridor sans l'avoir vraiment décidé. Qu'est-ce que ça peut faire, de toute façon, de sortir quelques minutes sans chaussettes ? Le garçon a lu quelque part que certaines tribus d'Amérique du Sud marchent pieds nus dans la neige des

montagnes et ne s'en portent pas plus mal. Ce ne sont pas dix minutes dehors, les orteils à l'abri, dans des bottes doublées, qui vont le faire mourir.

Le garçon est encore en train d'essayer de s'en convaincre quand il réalise qu'il a déjà enfilé son pantalon de neige. Il jette un oeil vers la cuisine pour vérifier que l'appartement est toujours calme. Rien ne bouge. En se concentrant très fort, il arrive même à entendre la lourde respiration de sa mère. Elle dort comme une bûche, il n'y a aucun risque qu'elle se réveille. Jules attrape son foulard, l'enroule d'un geste rapide autour de son cou et se dépêche de mettre son manteau avant que la raison, la peur ou un mélange des deux ne le fasse reculer.

Après un dernier coup d'oeil au corridor, Jules ouvre la porte qui donne sur l'extérieur. Le vent froid s'engouffre aussitôt dans la maison. Le garçon s'empresse de sortir et de refermer derrière lui, comme s'il craignait que le courant d'air aille réveiller sa mère.



Une fois sur le balcon, il sort sa tuque de sa poche et l'enfonce sur ses boucles brunes. Puis, il sourit, soulagé. Ça y est ! Il est dehors. Le pire est fait. « Finalement, C'est exactement comme plonger dans le lac, songe-t-il. Il faut juste avoir le courage de sauter. Après, ça va tout seul. »

Appuyé contre le montant de la porte, Jules prend quelques secondes pour savourer sa victoire. Au fond, il avait raison. C'était presque trop facile...